

croisades baltiques: femmes et enfants enlevés, hommes massacrés, leurs têtes portées en trophées... Là encore, il ne s'agissait pas de pratiques nouvelles. On en rencontre de semblables par exemple dans les guerres lombardes racontées par Paul Diacre, tant du côté chrétien que du côté païen.

- Le qualificatif de pèlerins, attribué aux acteurs des croisades baltiques est-il justifié, dès lors que leur but n'est pas un sanctuaire chrétien ? L'A. se réfère à l'évolution de la notion de pèlerinage au cours des siècles. En même temps que se mettait en place à partir du 4^e s., le pèlerinage vers Jérusalem, des chrétiens, notamment en Irlande à la suite de S. Colomban, pratiquaient une *peregrinatio pro amore Christi*, sans but défini, image du pèlerinage qu'est la vie humaine. D'autre part, dans les terres conquises, les «pèlerins» germains établissaient des sanctuaires, reproduisant souvent ceux de Jérusalem, et considéraient ces terres comme domaine de la Vierge Marie.
- Quid de la violence exercée par des «chrétiens contre des chrétiens» ? Elle trouve son origine dans l'absence d'une notion claire de la frontière. Les populations des régions voisines de la Baltique ont été soumises par endroits aux Russes, orthodoxes, qui ne baptisaient pas les vaincus, par endroits aux Danois, puis aux Ordres militaires, qui exigeaient le baptême. Les guerres incessantes opposant les peuples indigènes entre eux et à leurs envahisseurs ont abouti à faciliter les accusations d'hérésie ou d'apostasie et à justifier la guerre «sainte».

L'ouvrage se conclut sur un chapitre évaluant le legs de ces expéditions. Nombre d'interventions armées pratiquées de nos jours au nom des droits de l'homme ne sont-elles pas fondées sur les mêmes principes que ceux qui ont justifié les croisades baltiques ?

La recherche menée par B.W. R. est, on le voit, très originale. Appuyée sur une riche bibliographie, menée sur la longue durée, elle apporte des éléments nouveaux dans un domaine où on pourrait penser que tout a été dit et va sans doute permettre de poser un autre regard sur les croisades et la Croisade. Christiane DELUZ

Philippe CORDEZ. *Trésors, mémoire, merveilles. Les objets des églises au Moyen Âge*. (L'Histoire et ses représentations, 11). Paris, EHESS, 2016. 22 × 17 cm, 287 p., 60 fig., 19 facsim., 1 plan. € 29,50. ISBN 978-2-7132-2461-4.

Dans une belle collection avec une couverture attrayante, déconcertante pour certains (un reliquaire en œuf d'autruche du Trésor d'Halberstadt [vers 1320]), voici l'édition en français de la thèse de Ph. C. soutenue en 2010. Elle a paru en allemand en 2015 chez Schnell und Steiner¹ avec un appareil scientifique plus détaillé.

¹ Philippe CORDEZ. *Schatz, Gedächtnis, Wunder. Die Objekte der Kirchen im Mittelalter*. (Quellen und Studien zur Geschichte und Kunst im Bistum

Tout d'abord, on rappellera la collaboration de l'auteur à deux excellents livres collectifs sur *Le trésor au Moyen Âge* en 2005 et en 2010². Le «concept nomade» de la notion de trésor passe d'une discipline à l'autre, ce qui rend indispensable de pratiquer l'interdisciplinarité si l'on veut s'intéresser avec sérieux au sujet. Ensuite on mentionnera deux articles très documentés sur les reliques, l'un dans *Pecia* en 2005 et l'autre dans le *Bulletin d'information de la Mission historique française en Allemagne* en 2007. Enfin des contributions spécifiques sur des œuvres d'art comme les matériels d'échecs dans les églises du 11^e s. (*Ludica*, 2007), ou le cor dit de Roland à St-Denis (11^e-12^e s.) dans sa participation à *L'Atelier du médiéviste*³. Ajoutons que Ph. C. a dirigé l'ouvrage *Charlemagne et les objets* (Berne, Peter Lang, 2012).

La première fois que nous avons rencontré Ph. C., c'était en 2005 au Musée de Cluny lors de conférences sur les reliques et l'exposition *Trésors de cathédrales d'Europe. Liège à Beaune*, alors toujours en cours. Il développait l'étude de la théorie du trésor des grâces. À partir du 13^e s., les indulgences sont un moyen d'assurer le salut de l'âme qui les rapproche des reliques: leur contrôle relève de part et d'autre du pouvoir ecclésial. L'ostentation et l'accumulation des reliques donnent lieu à une comptabilisation d'indulgences en faveur des spectateurs dans des sanctuaires privilégiés. Si nous évoquons les circonstances de cette très rapide rencontre, fort personnelles nous en convenons, c'est qu'ici, dans son introduction, Ph. C. relate une même situation à propos de l'exposition *Ars sacra* de Munich en 1950: le philosophe Martin Heidegger en présence de l'historien de l'art Willibald Sauerländer et la question de savoir comment les objets des églises de la chrétienté latine médiévale ont été «conçus, appréhendés, mis en œuvre avant de devenir des objets d'histoire et de musée» (p. 9). Le Musée de Cluny, «Musée National du Moyen Âge», n'est-il pas un lieu tout rêvé pour une pareille mise en perspective? Elle nous est quasi quotidienne, à nous conservateurs de musées, lorsque nous scénographons nos trésors d'églises. Si nous sommes des nains juchés sur les épaules de géants, ne sommes-nous pas aussi parfois victimes d'anachronismes? Et influencés par le retour du sacré après la Révolution, avec les arts néo et l'historicisme d'un Viollet Leduc ou de collectionneurs comme Alexandre Du Sommerard, Alexandre Lenoir ou Alexandre Basilewsky. L'aquarelle montrant la galerie de ce dernier à Paris en 1870 est sur ce point significative et extraordinaire (Cf. Fr. TIXIER, *Un certain goût pour l'orfèvrerie mosane au XIX^e siècle [...] dans L'œuvre de la Meuse II*, Liège, 2016, p. 126).

Hildesheim, 10). Regensburg, Schnell & Steiner, 2015. 28 × 21 cm, 256 p., 75 ill. coul. € 49,95. ISBN 978-3-7954-2804-4.

² *RHE*, 107/1 (2012), p. 678-679.

³ *RHE*, 111/1 (2016), p. 45-46.

Que furent les objets des églises médiévales ? Quelle part la mémoire joue-t-elle ? Et la symbolique ?

Dans le chapitre 1 (*L'imaginaire du trésor*), Ph. C. se livre à l'étymologie puis à l'histoire du mot «trésor» depuis S. Ambroise, S. Augustin jusqu'au «moment carolingien» avec la désignation par Charlemagne du trésor d'église au sens courant d'aujourd'hui, le trésor ecclésiastique matériel, *thesaurus sive ministerium vel ornamentum ecclesiarum*, le mobilier liturgique et la décoration des édifices, comme les avait bien distingués la grande exposition *Vingt siècles en cathédrales* à Reims-Paris en 2001.

Comment, à la lecture de ce livre, ne pas se remémorer l'*Histoire de la propriété ecclésiastique en France* d'Émile Lesne (le tome 3 de 1936) ou les rencontres organisées à Nanterre par Jean-Pierre Caillet (1996) ? Plus récemment le don au Moyen Âge a fait l'objet d'un intéressant livre d'Arnoud-Jan Bijsterveld, *Do ul des. Gift Giving, Memoria, and Conflict Management in the Medieval Low Countries* (Hilversum, 2007).

Ph. C. constate la naissance au 13^e s. de la «fabrique» de la cathédrale et de *l'opus ecclesiae* qui recueille une part de revenus au détriment du trésorier/coûtre (p. 40). Ce changement est mis en corrélation avec les chantiers de construction des églises, dont les conséquences se poursuivront longtemps après dans la liaison des aumônes avec l'exposition des reliques. Les indulgences ne sont pas loin. Le processus est le suivant : attribution d'indulgences contre des aumônes, collecteurs d'aumônes pourvus de reliques, remise de peines en considération de la vertu des martyrs. Selon les théologiens, on puise dans un grand coffre des mérites accumulés par les souffrances du Christ et des martyrs, et aptes au pardon des pécheurs. La remise totale des peines (indulgence plénière) est même décidée dès le premier jubilé romain en 1300 et renouvelée de jubilé en jubilé. Le *Coffre au trésor* est un livret de dévotion de Nuremberg 1491 avec de nombreuses gravures sur bois (p. 54-55). Théorie savante au Moyen Âge (quelle en est sa réelle réception ?), le Trésor des grâces réapparaît au 16^e s. en pleine controverse de la Réforme. Est-ce un hasard si c'est à Wittenberg, trésor remarquable de reliques — la collection du duc de Saxe Frédéric le Sage en comptait plus de 17000 en 1518 —, que Martin Luther (1483-1546) affiche ses thèses ? Pour lui, la vénération des reliques, superstition papiste et invention lucrative de l'Église romaine, détourne le chrétien du Christ. D'étonnantes images sont alors imprimées (p. 57-61).

Dans son chapitre 2 (*Mémoire et histoires*), Ph. C. aborde la fonction mémorielle des objets ecclésiaux médiévaux. L'écriture retient son attention, puis les objets et souvenirs carolingiens en particulier (Charlemagne, Aix, Compiègne, St-Riquier, Chelles). Il faudra encore beaucoup de temps avant d'avoir une statistique précise du nombre des authentiques de reliques de saints ou d'autres sources écrites en permettant leur identification, leur datation ainsi que leur

répartition géographique. Un détail p. 79: le chef-reliquaire du Pape Alexandre de Stavelot ne contient pas une copie du 13^e s. du procès-verbal de l'abbé Wibald, mais c'est le cartulaire de Stavelot du 13^e s. qui a retranscrit le document original de 1145, seulement retrouvé fortuitement... en 2005 (Cf. S. BALACE dans *L'œuvre de la Meuse*, Liège, 2014, p. 12-27).

La mise en scène des objets est explorée par les livrets et images de pèlerinages (p. 94 sv.). Deux sont choisis « parmi les plus significatifs pour la culture médiévale »: le bâton de S. Pierre et le prépuce du Christ. On nous permettra de rappeler notre article des *Mélanges Michel Parisse* sur *Le bâton de christianisation en pays mosan* (Paris, 2004). La clé de S. Hubert de Liège ou celle de S. Servais de Maas-tricht auraient pu aussi servir d'exemples par l'évocation de l'apostolicité revendiquée par certaines cités à travers des objets symboliques.

La lecture publique des inventaires de reliques et leur inscription sur un support dur (pierre, bois, terre cuite, p. 90-91) fait partie de ce que nous avons appelé « la sémiologie des reliques », dont on est encore bien loin d'avoir exploré toutes les manifestations. À toutes époques il faut expliquer l'histoire des reliques et le Moyen Âge va recourir à une véritable mise en scène des objets, qui se prolongera aux Temps modernes, en apothéose avec la théâtralisation baroque.

L'exemple vient de l'Antiquité..., et de Rome où les églises affichent leurs trésors aux nombreux pèlerins. Récemment nous avons ainsi été étonné de la réception chez un chroniqueur liégeois du 14^e s., Jean d'Outremeuse (<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/33/Reliques.pdf>), des *Mirabilia urbis Romae* (milieu du 12^e s.), description de Rome et de ses églises, qui connurent un grand succès et débouchèrent sur de nombreuses traductions.

Les ostensions dans l'Empire s'accompagnent de livrets de pèlerinage et le spectacle s'accomplit avec l'emploi de bâtons pour pointer les reliques aux fidèles réunis et des crieurs publics pour les commenter.

La reliquophilie de Charles IV est soulignée (W. SCHMID dans *Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins*, CLIX [2011]), déjà suivie à travers les déplacements de l'empereur (Saint-Denis, Reims: on ajoutera P. DEMOUY dans *Annales de l'Est*, 1980). En 1354, Charles scia lui-même un morceau du bâton de S. Pierre de Trèves pour l'offrir à Prague (p. 105).

Sur l'ambon offert par Henri II à Aix-la-Chapelle en 1002 « la disposition des figures d'échecs apparaît comme l'affirmation d'une conception de la souveraineté » (p. 117). Nous voilà proches d'un autre objet d'Henri II, son manteau « couvert d'étoiles » à Bamberg, si bien étudié par Jacques Paul (*Sénéfiance*, 1983).

Le sujet est immense, la bibliographie sans fin, et l'interdisciplinarité démultiplie le travail. Combien de fois l'avons-nous écrit, en commençant, dès 2001, une chronique bibliographique (inachevée!) sur les reliques dans la *Revue Belge de Philologie & d'Histoire*? Bien

sûr que l'on regrettera l'absence de plusieurs travaux, mais la synthèse en avait-elle besoin ? Déjà dans ses articles à propos des reliques proprement dites, L'A. ne sélectionne que quelques exemples pertinents, sinon il serait noyé et par le nombre et par l'immensité du cadre géographique. Si nous devons vraiment forcer le trait et critiquer négativement, nous aurions souhaité un peu plus d'utilisation des recherches de Marie-Madeleine Gauthier, André Vauchez, Danielle Gaborit-Chopin, Jannic Durand, Hedwig Röckelein, d'Edina Bozoky, Éric Palazzo, ou d'Alain Dierkens..., et de ces magnifiques catalogues d'expositions qui offrent le désavantage de ne pas être complets, mais peuvent initier ou révéler des œuvres d'art. Chaque article spécialisé, un peu partout en Europe et ailleurs, apporte sa pierre à l'édifice par des exemples à n'en plus finir d'utilisation de reliques ou de culte de saints *lato sensu*. Nous avons été confronté au même problème dans notre ouvrage *Reliques. Le quatrième pouvoir* (Bruxelles-Nice, 2013) et quatre ans plus tard nous retrouvons encore des articles voire des tirés à part qui nous avaient échappé. Nous avons naguère livré une définition du trésor d'église comme la « conscience historique et artistique d'une ville ou d'une région » qui « en conserve les principaux vestiges sacrés, les reliques des saints, mais aussi une multitude d'objets des plus variés, précieuse collection à la fois spirituelle, mais aussi matérielle, annonciatrice du musée » (BUCEMA, 2005).

Dans son chapitre 3 (*L'émerveillement et la nature*), Ph. C. disserte des reliquaires en œuf d'autruche et en noix de coco, des coquilles de mollusques, des cornes de licorne, des os de géants, des dragons, des ongles de griffon et des dents de monstres marins : des naturalia. C'est sans nul doute la partie la plus originale du livre sur un sujet remarquablement illustré (bis). Les « chambres de merveilles » rassemblaient les objets les plus divers chez les princes et les savants. Dès le 13^e s., l'Église instrumentalise ces divers types d'objets merveilleux. L'A. reproduit quelques objets et images d'époques, mais recherche surtout l'explication dans les textes de l'utilisation (Guillaume Durand, Pierre de Limoges, Thomas de Cantimpré, p. 158 sv.). Outre dans les représentations, les dents de narval, bientôt réinterprétées comme cornes de licorne, apparaissent dans les trésors (Munsterbilzen). Les restes de géants (os, dents... p. 174) impressionnent tout autant, comme ceux attribués à S. Christophe, dont de très grandes statues apparaissent à la fin du Moyen Âge. Le thème de la victoire sur le dragon, exploité en hagiographie, est à l'origine de la suspension de crocodiles dans les églises (Espagne, Portugal). Quant à l'arbre dit dragon (*Draco-arbor*), à cause de la forme de ses racines et de ses branches qui évoquent les contorsions du dragon, il est originaire d'Afrique du Nord et produit une résine rouge utilisée à des fins thérapeutiques. Du 12^e s. date la première mention d'un ongle de griffon dont celui célèbre du Trésor de St-Denis (p. 198 sv.).

On arrive ainsi sur le terrain de l'interdisciplinarité : l'histoire de l'art, l'orfèvrerie... (et les études de Jacqueline Leclercq-Marx

sur tous les monstres), la philologie (*Roman d'Alexandre*, récits de voyages, gestes...) et les traités de la nature, le témoignage de Rabelais (p. 171), les belles histoires et légendes, et... la poudre de corne qui prend le relais thaumaturgique des reliques, du baiser guérisseur au vinage miraculeux.

La conclusion (*Les objets, l'histoire, les musées*) nous interpelle directement en tant que conservateur. Les objets ecclésiastiques médiévaux ont perdu leur fonction chrétienne tout comme aussi certaines reliques «leur ancrage du régime mémoriel chrétien dans la matérialité» (p. 225). Le rôle des AA.SS est ici évoqué avec une analyse de la gravure d'Abraham van Diepenbeeck (Voir *Bollandistes. Saints et légendes. Quatre siècles de recherche*, Bruxelles, 2007, p. 39 sv.) frontispice du premier volume de Jean Bolland (1643): les angelots sont occupés à soustraire des manuscrits au vieillard Temps pour faire rédiger un nouveau livre (p. 226). Suivra la naissance des «antiquaires», depuis les *Monuments* de Bernard de Montfaucon (1729) jusqu'aux *MGH* (1819) de Pertz, Krusch et de tous les autres, pour aboutir à «l'histoire totale» définie par Pierre Toubert (*Tout est document dans L'ogre historien. Autour de Jacques Le Goff*, Paris, 1998), que nous avons aussi mis pareillement en évidence dans notre conclusion (*Reliques, Le quatrième pouvoir*, p. 383). Les musées sont au cœur de l'interprétation et l'A. d'insister sur la notion de «trésor» et des objets de mémoire conservés *dès l'époque carolingienne* dans ces «lieux favorisant la cohésion des communautés» (p. 229). «Les historiens, écrit-il, assument une tâche déterminante dans ce processus continu d'appropriation collective. De même, il revient aux musées, par des mises en scène historiquement informées, de faire part des objets qu'ils conservent dans toute leur complexité: ils peuvent ainsi prendre part dans les débats contemporains et accompagner les transformations des sociétés» (p. 230). Voilà brillamment formulé ce que nous ressentons vraiment au quotidien.

Cette synthèse utilise, et de première main, de nombreuses sources écrites (bibliographie p. 233-239: Écriture sainte, théologie, liturgie, hagiographie...; *Literatur* p. 207-249 éd. allemande) et des images, de belles et originales images, répétons-le (*ter*), à cheval entre l'art et l'histoire (73 figures) parfaitement insérées et sans excès, en profonde interdisciplinarité dans un texte bien documenté, clair et agréable à lire.

Ce livre montre tous les bienfaits de l'anthropologie historique qui décloisonne fort heureusement les disciplines, comme Ph. C. et toute l'EHESS le font admirablement.

Philippe GEORGE

Stephani de Borbone *Tractatus de diversis materiis predicabilibus. Liber secundus. De dono pietatis*. Cura et studio Jacques BERLIOZ, Denise OGILVIE-DAVID et † Colette RIBAUCCOURT. (Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis, 124A). Turnhout, Brepols, 2015. 25 × 16 cm, xxviii-690 p. € 385. ISBN 978-2-503-55258-3.